

# LA RÉALITÉ EN FACE

Comédie en trois actes  
De  
Bernard FRIPIAT

À Laurent Théma

Bernard FRIPIAT 25 rue de la Croix Nivert 75015 PARIS

1

La réalité en face. Bernard Fripiat. [B.fripiat@noos.fr](mailto:B.fripiat@noos.fr) (06 60 90 95 47). Dépôt  
SABAM : [sophie.gohr@sabam-artes.be](mailto:sophie.gohr@sabam-artes.be)

**Tél. : 06.60.90.95.47.**

<http://www.orthogaffe.com/>

**b.fripiat@noos.fr**

Dépôt : SABAM (Belgique) Responsable : Sophie Gohr

(00 32 2 286 82 73) [sophie.gohr@sabam-artes.be](mailto:sophie.gohr@sabam-artes.be)

**Merci de noter que cette pièce est déposée à la SABAM et non à la SACD**

## MERCI DE ME JOUER

**Durée.** 60 minutes

Cette pièce est dédiée à Laurent Thémans, ou plus exactement à ses qualités de metteur en scène. En effet, cette histoire peut sembler un peu dure et il faudra beaucoup d'imagination au metteur en scène pour y glisser un peu de fantaisie.

**Jean-François**, homme d'affaires ruiné mais qui l'ignore car devenu aveugle peu avant sa ruine, sa fidèle épouse

**Carole** a réussi à le lui cacher. Voilà dix ans que ça dure, lorsqu'une journaliste...

**Gwendoline**, à l'affût d'un scoop désire rencontrer un homme, hier connu, mais dont tout le monde est sans nouvelles depuis ce krack qui l'a ruiné.

Elle y arrivera et chacun se découvrira en retrouvant la vue ...

[b.fripiat@noos.fr](mailto:b.fripiat@noos.fr)

# ACTE 1

## Scène 1

*Carole essaye de repousser Gwendoline sans parler trop fort. Gwendoline est une grande blonde.*

**Carole.** Puisque je vous dis que mon mari n'est pas là !

**Gwendoline.** (*S'imposant*). Qu'importe ! J'attendrai.

**Carole.** Mais enfin ! Vous n'avez pas le droit de vous imposer ainsi chez les gens.

**Gwendoline.** Je n'ai pas le droit ?

**Carole.** Non !

**Gwendoline.** Eh bien je le prends. (*Elle s'assoit*). Voilà six mois que je téléphone tous les jours pour parler à Monsieur Tisserons. Je me suis déjà déplacée quatorze fois et chaque fois je dois supporter le même refrain : mon mari n'est pas là !

**Carole.** Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? (*Réfléchissant*). Mon époux ? Mon époux n'est pas là ! Ça vous convient mieux, mon époux ?

**Gwendoline.** Vous savez que ce n'est pas vrai, je le sais et vous savez que je le sais. Alors, laissez-moi lui parler !

**Carole.** Je vous préviens : si vous ne partez pas, j'appelle la police.

**Gwendoline.** Appelez-la ! (*Prenant son téléphone portable*). Moi, pendant ce temps je préviens la presse. Je suis sûre que mon arrestation va les passionner. (*Rêveuse*). Faire la une des journaux, j'adore ça !

**Carole.** (*Vaincue*). Que voulez-vous ?

**Gwendoline.** Juste une petite interview.

**Carole.** Je vous l'ai déjà dit. Envoyez vos questions et il vous répondra.

**Gwendoline.** Ça ne me suffit pas !

**Carole.** Vos collègues s'en satisfont bien.

**Gwendoline.** D'abord, mes collègues comme vous dites, ne se sont plus intéressés à monsieur Tisserons depuis onze ans. J'ai lu sa dernière interview : (*un temps*) celle où il essayait d'expliquer comment le champion de la bourse, le prince des golden boys avait pu se laisser ruiner aussi facilement et surtout aussi vite.

**Carole.** Il n'est pas le premier homme d'affaires à perdre son argent dans un krach boursier.

**Gwendoline.** Ce krach-là, la plupart des spécialistes l'avaient vu venir. À ma connaissance, à part votre mari, il n'a ruiné personne.

**Carole.** Vous êtes mal renseignée.

**Gwendoline.** Je ne parle pas des petits épargnants habituels pigeons de ce genre d'opérations. Mais, parmi l'élite de la finance, votre mari a été le seul ruiné... Les autres se sont enrichis. Dire qu'il était considéré comme le meilleur de sa génération...

**Carole.** Si vous avez lu ses dernières interviews, vous devez connaître ses explications. Elles n'ont pas changé. Cela dit, envoyez vos questions par la poste et il vous répondra.

**Gwendoline.** (*S'incruster et gagnant du temps*). À l'époque, je comprends qu'il se soit caché ! Être un ancien golden boy, devenir un des meilleurs spéculateurs de la place de Paris et se retrouver ruiné en raison d'une erreur qu'un actionnaire d'Euro Tunnel (*à adapter suivant l'actualité*) n'aurait pas faite, il y a de quoi vivre caché. Mais après onze ans, il pourrait se montrer.

**Carole.** Qu'est-ce que vous lui voulez ?

**Gwendoline.** Savoir comment il a vécu durant ces onze années. Je suis sûre que mes lecteurs aimeraient découvrir comment un millionnaire affronte onze années de misère.

**Carole.** Seul ! Incroyablement seul.

**Gwendoline.** Ce n'est pas en refusant les interviews que cette solitude s'estompera. De plus, j'aimerais résoudre un mystère... Selon mon enquête, sa disparition a précédé de six mois le krach qui l'a ruiné.

**Carole.** Si vous voulez savoir s'il est encore en vie, je vous renvoie à l'administration fiscale. Elle s'est posé la même question et, à son grand soulagement, a constaté que, puisqu'il respirait, il était encore solvable.

**Gwendoline.** Il continue à payer.

**Carole.** Non ! Nous avons bénéficié d'une faveur. Nous ne payons pas d'impôt depuis trois ans. Je dois reconnaître qu'ils se sont montrés particulièrement compréhensifs.

**Gwendoline.** Aussi rare qu'étonnant, vous ne trouvez pas ?

**Carole.** Quand on est ruiné, on ne trouve pas. On prend ce qui se présente et on respire.

**Gwendoline.** (*Insidieuse*). J'ai également appris qu'il touchait le RMI.

**Carole.** Vous vous sentez vraiment obligée de l'humilier dans votre feuille de choux ?

**Gwendoline.** Je veux simplement l'interroger.

**Carole.** (*Explosant*). Vous pouvez aussi écrire que sa femme fait des places d'ouvrage, sous son nom de jeune fille pour que ses anciens amis ne le sachent pas. Ça vous convient comme scoop ?

**Gwendoline.** (*Effrayée par la violence de Carole*). Vous vous méprenez !

**Carole.** Foutez le camp et foutez-nous la paix !

*Gwendoline s'en va. Carole la regarde s'en aller.*

## Scène 2

**Carole.** (*Criant*) Tu peux descendre, elle est partie.

*Elle crie.*

Jean-François ! Tu peux descendre, elle est partie. (*Pour elle-même*). Il n'est pas seulement aveugle, il est sourd. (*Criant*). Jean-François !

*Jean-François apparaît. Il est aveugle.*

**Jean-François.** Que voulait-elle ?

**Carole.** Une interview, en direct.

**Jean-François.** Elle est têtue cette petite. Au fait, comment est-elle, physiquement ?

**Carole.** (*Mentant*). Une petite boulotte avec quelques cheveux noirs, juste au-dessus du crâne. Quand on a une tête comme ça, on devrait mettre une perruque. J'ai même cru apercevoir une petite moustache, c'est te dire ! Aucune classe, aucune grâce, rien pour plaire : une pauvre fille !

**Jean-François.** (*S'asseyant dans son fauteuil*). Heureusement qu'il reste la presse écrite pour les filles laides. Bientôt, il faudra passer une audition de mannequin pour pouvoir prétendre au diplôme de journaliste.

**Carole.** Je lui ai dit d'envoyer ses questions par la poste comme les autres. (*Un temps*). Tu as écouté la radio ?

**Jean-François.** Oui ! Nos affaires ne se portent pas si mal ! Nos actions ont encore augmenté. J'ai peut-être perdu la vue, mais pas mon flair. Tu veux que je te dise : aller mieux que nous allons serait de l'indécence. Néanmoins, notre chance ne doit pas masquer notre vigilance. J'en ai connu qui se sont ruinés après s'être endormis à la suite d'un coup de chance. Bon, pendant que tu discutais avec la mocheté, j'ai pris quelques décisions. Tu es prête ?

**Carole.** (*Prenant un calepin*). Je t'écoute.

*Il est évident qu'elle ne note que pour se souvenir plus tard de ce qu'il a dit.*

**Jean-François.** Nous achetons 50 actions Romus

**Carole.** Cela nous en fera 180.

**Jean-François.** 40 actions « Prissous ».

**Carole.** Nous en avons maintenant 132.

**Jean-François.** Inutile de me faire chaque fois l'addition, je la connais. 65 actions Tyrzon, 300 verres fondus et 200 Fleurs Richemond

**Carole.** C'est poétique !

**Jean-François.** Quoi ?

**Carole.** Je dis que les fleurs, c'est poétique !

**Jean-François.** Très drôle ! Il faut vendre tout Richoux !

**Carole.** Ça rime !

**Jean-François.** Quoi ?

**Carole.** Tout Richoux, ça rime !

**Jean-François.** Tes commentaires idiots, pense-les ! Mais ne les dis pas. Tu seras gentille

**Carole.** On vend tout Richoux ?

**Jean-François.** Oui ! Si tu écoutais plutôt que de dire des bêtises, tu m'évitais le déplaisir de me répéter.

**Carole.** Bon ! Donc, il ne nous reste plus de Rachoux ?

**Jean-François.** Tu es en pleine forme ce matin ! Ça te réussit les journalistes !

**Carole.** C'est tout ?

**Jean-François.** C'est tout ! Pas d'interview aujourd'hui ?

**Carole.** (*Inventant*). Si ! L'économie de Genève voudrait savoir ce que tu penses de la politique du Gouvernement et de l'évolution des marchés boursiers.

**Jean-François.** Sacrés Suisses ! Toujours l'art de frapper à la bonne adresse ! Bon tu leur écriras que je me fous complètement de la politique du Gouvernement car, à mon avis, ce n'est pas là que se trouvent les vrais décideurs. Naturellement, tu tournes le tout avec diplomatie. Quant aux marchés boursiers, tu leur dis qu'ils ne se sont jamais aussi bien portés et qu'à mon humble avis (*s'arrêtant*) case-le, mon humble avis, c'est bien ça. Donc, à mon humble avis, l'embellie devrait durer encore au moins deux ans. Il écrira ça dans son journal et ça attirera les petits porteurs. J'aime bien les petits porteurs, ils font augmenter les cours et sont la meilleure garantie contre un krach boursier. Ça par contre, tu ne l'écris pas. Ça ira pour mettre tout ça en forme ?

**Carole.** (*Sans même avoir noté*). Ça ira !

**Jean-François.** Tu rajouteras que les petits porteurs ont prouvé leur clairvoyance en achetant du Rachoux et toi, tu vendras quatre heures avant la sortie du journal.

**Carole.** Il te demande aussi ce que tu penses de la baisse des impôts.

**Jean-François.** Je n'y pense pas ! Chien qui aboie ne mord pas. Et puis si toutes les baisses d'impôts annoncées avaient été réalisées, l'État nous devrait de l'argent.

**Carole.** (*Sincère*). Ça va plaire ça !

**Jean-François.** Ça plaît toujours. Dis ! Et si j'acceptais une interview de la petite mocheté ?

**Carole.** Pourquoi ? Tu crois que parce qu'elle est moche, elle ne s'apercevra

pas que tu es aveugle.

**Jean-François.** Je me crois capable de la bluffer. Le tout est que je ne me déplace pas. Il suffira de lui faire croire que je suis blessé à la cheville et que je ne peux bouger de mon fauteuil. J'éviterai de la regarder. Je te parie qu'elle ne se doutera de rien. Et puis ça m'amuserait de voir, enfin c'est une façon de parler, quelqu'un.

**Carole.** Et si elle découvre que tu es aveugle, que depuis onze ans tu mènes tout le monde en bateau... Tu imagines le scandale ?

**Jean-François.** J'ai envie de m'amuser un petit peu.

**Carole.** Tu peux tout gâcher si tu as envie, mais ce sera sans moi.

**Jean-François.** Tu as raison ! D'ailleurs, tu as toujours raison. Tu es même la sagesse personnifiée. On se fait un petit champagne caviar ?

**Carole.** Encore ?

**Jean-François.** Décidément, tu as décidé de m'ennuyer aujourd'hui ? J'ai quand même le droit de bénéficier un peu de tout l'argent que je te fais gagner, non ? Allez ! On se fait ça, en amoureux ! Comme dans le temps.

*Elle installe la table, met le champagne et le caviar de son côté, pain beurré et eau plate du sien. Il chante, saccadant la chanson en tapant sur sa tête et son ventre.*

Mon pauvre aveugle voulez-vous des sous ?

Non merci, Madame, car j'en ai beaucoup.

Mon pauvre aveugle, mais que voulez-vous ?

Une nuit madame passer avec vous.

Faites-lui du bien, bien bien, bien ...

À ce pauvre aveugle, qui n'y voit plus rien ...

Faites-lui du bien, bien, bien, bien ...

À ce pauvre aveugle, qui n'y voit plus rien ...

Mon pauvre aveugle voulez-vous du pain ?

Non merci, Madame, je n'ai pas très faim

Mon pauvre aveugle, vous ne voulez rien ?

Si, bien sûr madame, je vous veux du bien

Faites-lui du bien, bien, bien, bien ...

À ce pauvre aveugle, qui n'y voit plus rien ...

Faites-lui du bien, bien, bien, bien ...

À ce pauvre aveugle, qui n'y voit plus rien ...

*(Arrêtant de chanter)* Ca vient de chez Fauchon, j'espère.

**Carole.** Bien sûr ! *(Un temps)*. Il est cinq heures, il faut que j'y aille.

**Jean-François.** Aller où ?

**Carole.** Garder les enfants de Madame Dismondi.

**Jean-François.** On bouffe du caviar et puis on va jouer les nounous.

**Carole.** Je ne joue pas les nounous, je rends service. Ce n'est pas un travail.

**Jean-François.** Il ne manquerait plus que ma femme travaille, ce serait le bouquet.

**Carole.** Je rends un service à une copine, j'ai le droit. Et puis, j'aime bien garder ces gosses. Je m'y suis attachée.

**Jean-François.** Trois jours par semaine, madame joue au bridge et les deux autres, elle garde les gosses de sa copine. Résultat, je ne vois pas ma femme entre quatre et huit heures du soir. Dis donc, heureusement que ce n'est pas du cinq à sept, j'aurais des doutes

**Carole.** Fou !

**Jean-François.** Il est vrai que depuis onze ans que je ne t'ai vue, tu as dû vachement changer ! Finalement, il y a un avantage à ma maladie. Je te vois toujours telle que tu étais il y a onze ans. Pour moi, tu n'as pas pris une ride et tu n'en prendras jamais. Cela dit, il y a onze ans, je n'aurais jamais accepté une absence journalière.

**Carole.** Tu ne vas pas revenir là-dessus ?

**Jean-François.** Non ! J'ai suffisamment conscience du rapport de force pour essayer de t'empêcher de faire ce qu'il te plaît. Mais, j'ai quand même le droit de dire que j'ai des doutes. Je me doute que tu ne dois plus être une beauté, mais on a tort de croire les hommes uniquement intéressés au physique. Eux aussi savent parfois regarder le porte-monnaie.

**Carole.** J'y vais.

*Elle enlève sa partie du repas.*

**Jean-François.** Au fait, tu ne prends plus de caviar ?

**Carole.** Non !

**Jean-François.** Je peux le finir ?

**Carole.** Bien sûr !

**Jean-François.** De toute façon, tu vas en racheter ?

**Carole.** C'était mon intention !

**Jean-François.** Je n'en doute pas ! Gourmande !

*Elle sort. Il se remet à chanter la chanson.*

### Scène 3

**Gwendoline.** Monsieur Tisserons ?

**Jean-François.** Ah ! voilà la petite journaliste qui s'introduit par effraction chez moi ?

**Gwendoline.** Je peux entrer ?

*Il enlève vite sa chaussure.*

**Jean-François.** Vous m'excuserez de ne pas vous accueillir, mais je me suis foulé la cheville et je suis cloué dans ce fauteuil.

**Gwendoline.** Merci ! Je vous prie de bien vouloir excuser mon audace.

**Jean-François.** Si vous avez l'audace d'aller dans cette armoire prendre un verre, vous pourrez partager ma petite collation.

**Gwendoline.** Je vous remercie ! Voilà six mois que je désire vous voir et...

**Jean-François.** (*L'interrompt*). Et vous avez attendu que mon épouse sorte pour vous introduire dans le repère de la bête.

**Gwendoline.** Vous êtes un homme très difficile à rencontrer.

**Jean-François.** Que voulez-vous ? Ce qui est rare est cher. J'espère que le jeu en valait la chandelle.

**Gwendoline.** En tout cas, ce champagne est délicieux.

**Jean-François.** Ne pas dépenser son argent lorsque l'on est riche est un crime qui devrait être puni.

**Gwendoline.** Je peux ?

**Jean-François.** (*Devinant*). Je vous en prie ! Ce caviar n'attend que vos lèvres.

**Gwendoline.** Votre situation ne vous a pas ôté le goût du luxe.

**Jean-François.** Je pourrais me passer de bien des choses dans la vie, mais pas du luxe. Le luxe est, pour moi, le symbole de ma réussite. Le luxe me prouve ce que je suis. Pouvez-vous comprendre ça ?

**Gwendoline.** Bien sûr !

**Jean-François.** Sans me trouver cynique ?

**Gwendoline.** Vous êtes admirablement logique avec vous-même.

**Jean-François.** Permettez-moi de considérer cette phrase comme un compliment ! Vous aimez les gens logiques ?

**Gwendoline.** (*Surprise*). Oui !

**Jean-François.** Vous avez raison ! Un homme ou une femme logique est un être prévisible. Il est capital de savoir s'entourer de gens prévisibles. Ce conseil est valable que vous soyez riche ou pauvre.

**Gwendoline.** Vous avez connu les deux situations, il est difficile de vous contredire.

**Jean-François.** Ah ! Je vous félicite. Vous êtes la première journaliste à vous être intéressée à ma jeunesse. Vos renseignements sont exacts. J'ai eu une enfance heureuse mais pauvre. J'ai hâte de lire votre article. Il sera, j'en suis sûr, remarquablement rédigé. En tout cas, mieux que ces imbéciles qui me posent, depuis dix ans, toujours les mêmes questions par écrit et auxquels je donne toujours les mêmes réponses. Enfin vais-je pouvoir lire quelque chose de différent.

**Gwendoline.** Vous me flattez. Mais voyez-vous, je ne suis pas journaliste.

**Jean-François.** Oh je vous prie de m'excuser, mon épouse ...

**Gwendoline.** (*L'interrompant*). C'est ce que je lui ai dit pour arriver jusqu'à vous.

**Jean-François.** Eh bien, voilà qui est fait.

**Gwendoline.** Vous ne me reconnaissez pas ?

**Jean-François.** Pardon ?

**Gwendoline.** Je vous demande si vous ne me reconnaissez pas !

**Jean-François.** (*Faisant semblant de la regarder*). À ma grande confusion ... Ma mémoire visuelle a toujours été mon talon d'Achille. Pourriez-vous parler à nouveau ? Je bénéficie d'une excellente mémoire auditive.

**Gwendoline.** (*Prenant une voix d'enfant*). Je vous aime monsieur Tisserons et quand je serai grande, je vous épouserai.

**Jean-François.** Mon Dieu ! Vous êtes la fille d'Edmond Riboud. Mais bien sûr, maintenant que vous me le dites, je reconnais vos traits. Comment aurai-je pu oublier une telle déclaration d'amour, faite au beau milieu d'une des plus belles fêtes organisées par votre père ? La tête qu'il tirait. C'était génial.

**Gwendoline.** Moi je me souviens surtout de la punition qui a suivi. Je n'avais que treize ans

**Jean-François.** Le monstre ! Ah oui ! Maintenant, je vous reconnais ! Vous avez toujours le même visage. Un adorable petit visage. Je ne vous ai pas vexée.

**Gwendoline.** Considérons votre oubli comme un hommage rendu à ma poitrine.

**Jean-François.** Voilà !

**Gwendoline.** Enfin tout de même, on est peu de choses.

**Jean-François.** Oh non ! Mais je vous l'ai dit, j'ai une très faible mémoire visuelle. Et puis, accordez-moi une circonstance atténuante. À l'époque, vous étiez une petite fille blonde assez maigre autant que je me souviens. Je ne pouvais imaginer que vos cheveux auraient ce noir éclatant et que vos formes seraient celles d'une vraie femme. Vous me comprenez ?

**Elle parle, bouge, se rend compte qu'il ne voit vraiment pas.**

**Gwendoline.** Tout à fait !

*Elle se lance dans un véritable striptease.*

Vous me préférez blonde ou brune ?

**Jean-François.** Les deux possèdent leur charme.

**Gwendoline.** Vous me préfériez blonde.

**Jean-François.** Ne croyez pas ça !

**Gwendoline.** Répondez-moi, franchement ! Vous préférez une grande blonde élancée à une petite brune avec des bourlets.

**Jean-François.** Mais vous n'avez pas de bourlets ! Au contraire, vous êtes devenue une vraie femme. J'ai tellement craint que vous ne ressembliez à ces mannequins squelettiques qui ne font fantasmer que les snobs.

**Gwendoline.** Vous êtes trop bon ! Regardez-moi bien ! Vous verrez bien que je suis un peu trop grosse.

**Jean-François.** Et bien cette rondeur vous va à ravir et je pourfendrai l'imbécile qui oserait prétendre le contraire.

**Gwendoline.** Décidément, je n'ai pas de chance. Quand je vous plaisais, j'étais trop jeune et maintenant que j'ai l'âge, je ne vous plais plus.

**Jean-François.** Mais détrompez-vous ! Vous êtes très séduisante.

**Gwendoline.** Vous dites ça pour me faire plaisir.

*Elle est sur lui.*

**Jean-François.** Que faites-vous ?

**Gwendoline.** Fermez les yeux ! Oubliez que je suis une petite brune avec des bourrelets et pensez à la belle blonde que j'aurais dû devenir.

## ACTE 2

### Scène 1

*Ils se remettent de leurs émotions surtout Jean-François.*

**Jean-François.** Décidément la vie est pleine d'imprévus. Cela faisait au moins douze ans que je n'avais plus trompé ma femme.

**Gwendoline.** Depuis que vous êtes aveugle.

**Jean-François.** Vous avez remarqué.

**Gwendoline.** Disons que j'ai la chance d'être plutôt comme vous m'avez rêvée que comme vous avez cru me voir.

**Jean-François.** En général, c'est l'inverse. *(Un temps)*. Vous n'êtes pas trop déçue ?

**Gwendoline.** Pardon ?

**Jean-François.** En général, quand on réalise un fantasme d'adolescence, on est déçu.

**Gwendoline.** Déçue ne serait pas le mot exact !

**Jean-François.** Vous aurai-je comblée ?

**Gwendoline.** Ce serait exagéré dans l'autre sens. Disons qu'entre déçue et comblée, le terme moyen serait bien approprié.

**Jean-François.** Moyen.

**Gwendoline.** Oui ! Nous ne renouvelerons pas l'expérience de sitôt !

**Jean-François.** Puis-je tout de même espérer ?

**Gwendoline.** On peut toujours espérer !

**Jean-François.** Je vois ! Si seulement vous n'aviez pas votre père, je pourrais vous séduire grâce à la technique dite « méthode Cro-Magnon ». Oui, elle date de cette époque. *(Jouant l'homme préhistorique)*. Chérie, j'ai un mammoth entier dans ma caverne. Si tu veux une petite part à manger, tu dois entrer dans ma caverne.

**Gwendoline.** *(Prenant une voix d'enfant)*. Vous êtes bien gentil, Monsieur de Cro-Magnon, mais mon papa, il a plein de mammoths dans ses cavernes à lui. Il en a tellement qu'il a promis qu'avec ses mammoths, il m'achèterait un beau guerrier de ma condition, bien musclé avec son arc et ses flèches. Comme ça, j'aurai encore plus de mammoths.

**Jean-François.** Ne le prenez pas trop musclé, il pourrait aller chasser ailleurs. Et le guerrier, quand il commence à chasser ailleurs, il a tendance à dilapider le mammoth. Alors, la petite Cro-magnonne pleure seule dans sa caverne à attendre son beau guerrier avec ses muscles, son arc et ses flèches. Hélas, il ne revient pas. Alors, elle va pleurer près de papa. Hélas,

papa n'est pas content. En effet, le beau guerrier, à force de dilapider le mammoth, a provoqué un krach de mammoths. Et le mammoth de papa, il ne vaut plus rien. Et la petite Cro-magnonne est malheureuse. Elle pleure ! Mais papa s'en fout. Son problème : comment enrayer la chute des cours du mammoth. Peut-être, à ce moment, la petite Cro-magnonne pensera-t-elle au vieux chasseur de mammoth qui, dans sa caverne, lorsqu'il la voit, oublie le mammoth et ne s'occupe plus que d'elle.

**Gwendoline.** En attendant, est-ce que la petite Cro-magnonne peut dire à son papa que le vieux chasseur de mammoth est aveugle ?

**Jean-François.** Surtout pas ! Entre chasseur de mammoths, la concurrence est terrible. Quand un chasseur de mammoths perd la vue, les autres viennent dans sa caverne pour lui piquer tous ses mammoths.

**Gwendoline.** Et qu'est-ce qui empêcherait la petite Cro-magnonne de faire plaisir à son papa ?

**Jean-François.** Le fait que la belle Cro-magnonne soit allée dans la caverne du vieux chasseur. Et s'il l'apprend, papa sera très mécontent ... Tellement mécontent qu'il risquerait de priver la belle Cro-magnonne de ses petits mammoths. Alors, sans mammoth, plus de beaux guerriers.

**Gwendoline.** Touché, je serai une tombe.

**Jean-François.** Je n'en doute pas. Et sinon, nous n'avons pas encore eu le temps de faire connaissance. Elle travaille où, la belle Cro-magnonne ? Assiste-t-elle papa à la chasse ? Aide-t-elle les femmes à la cueillette ? À moins qu'elle n'en soit encore aux études sur la technique du silex ?

**Gwendoline.** Elle termine ses études de guérisseuse.

**Jean-François.** Vous faites médecine ? (*Elle acquiesce*). Mais alors ? Si vous m'auscultez, vous êtes tenue au secret professionnel. Vous voulez m'ausculter ?

**Gwendoline.** Volontiers ! Vous avez un dossier ?

**Jean-François.** Normalement, vous avez une petite boîte là ! Tout y est ! Vous trouvez ?

**Gwendoline.** Oui !

*Elle lit.*

**Jean-François.** En tout cas, je ne sais pas si vous êtes un bon médecin, mais comme psychologue, on ne fait pas mieux. Notre petit exercice préhistorique m'a remonté le moral. Croyez-moi, le vieux chasseur en avait bien besoin. Carole est une gentille fille, mais on ne peut pas dire qu'elle ait raté une vocation de comique.

**Gwendoline.** (*Lisant*). Je me trompe où votre dernière consultation date de sept ans ?

**Jean-François.** Je n'avais plus grand chose à perdre, alors, ils m'ont épargné. Ne soyez pas vexée, je plaisantais. Vous ne m'auscultez pas ?

**Gwendoline.** Je vous ai vu suffisamment de près pour pouvoir me faire une opinion.

**Jean-François.** Dans ce cas, j'ai vécu la plus agréable consultation médicale de toute mon existence. Au fait, combien vous dois-je ?

**Gwendoline.** Rien !

**Jean-François.** Allons, ne faites pas la fière ! Je connais votre père. Plus radin que lui, on passe dans le livre des records. Je suis sûr qu'il ne vous donne pas l'ombre d'un centime. Tenez, au fond de la boîte où vous avez trouvé les papiers, vous verrez des billets. Servez-vous !

**Gwendoline.** Vous avez définitivement guéri un fantasme d'adolescence, je vous ai ausculté. Considérez que nous sommes quittes.

*Elle ne prend pas les billets mais les papiers.*

**Jean-François.** Seulement moi, je ne suis pas guéri. Je désirerais poursuivre le traitement ! Ma femme a sa partie de bridge tous les soirs de cinq à huit, ça vous plairait de venir me soigner, de temps en temps ?

**Gwendoline.** Je ne suis pas ophtalmo, que voulez-vous que je fasse ?

**Jean-François.** Je ne sais pas. En sept ans, la médecine a peut-être fait des progrès.

**Gwendoline.** Je peux me renseigner. Je vous tiendrai au courant. Par contre, nous sommes bien d'accord : la guérisseuse qui est totalement guérie de son fantasme, a suffisamment de mammoths pour rester libre.

**Jean-François.** Message reçu cinq sur cinq.

## ACTE 3

*Jean-François rentre avec un bandeau sur les yeux, suivi par Gwendoline.*

**Jean-François.** Non ! Pas encore ! Je veux que ce soit vous qui me l'enleviez !

**Gwendoline.** Attendez, je diminue la lumière. Vous êtes prêt ?

*Elle lui retire le bandage et il la regarde.*

Alors ? L'impression ?

**Jean-François.** Ça fait tout drôle. Mais dites-moi où sommes-nous ?

**Gwendoline.** Chez vous, dans votre caverne !

**Jean-François.** Quand je parlais de caverne, je ne pensais pas être si près de la réalité. Elle a osé me laisser vivre dans ce taudis ? Et bien elle va avoir des comptes à me rendre, ma tendre moitié.

**Gwendoline.** À quoi aurait pu servir le luxe, puisque vous ne le voyiez pas ?

**Jean-François.** Question de principe ! Regardez comme c'est sombre !

**Gwendoline.** Il suffit d'allumer la lumière.

*Elle allume et lui découvre sa beauté.*

Alors comment trouvez-vous votre petite Cro-magnonne ?

**Jean-François.** Dites donc !

**Gwendoline.** N'est-ce pas ?

**Jean-François.** Et ma femme qui m'a dit que vous étiez une petite boulotte. Ce que c'est que la jalousie

**Gwendoline.** Elle vous aime !

**Jean-François.** Ça l'arrangeait que je reste aveugle. D'ailleurs, je vais demander le divorce.

**Gwendoline.** Vous vous trompez !

**Jean-François.** Allons donc ! Un mari aveugle, quel rêve ! Ça lui permettait de gérer ma fortune tranquillement.

**Gwendoline.** Quelle fortune ?

**Jean-François.** La mienne ! Au fait, combien vous dois-je pour toutes ces opérations ?

**Gwendoline.** Rien !

**Jean-François.** Attendez, vous m'avez conduit trois fois par semaine à l'hôpital et j'y suis chaque fois resté une heure. Vous n'allez pas me faire croire que tout cela est gratuit.

**Gwendoline.** C'est remboursé.

**Jean-François.** J'avais beau être aveugle, je suis tout de même capable de sentir la différence entre un hôpital public et une clinique privée. De plus, je parle anglais, figurez-vous ! Votre soi-disant collègue venait en droite ligne des États-Unis, vous n'allez pas me faire croire que la sécurité sociale va payer ses déplacements ! Allons ! Qu'est-ce que je vous dois ? Et surtout, n'oubliez pas vos honoraires dans le prix ! Je vous soupçonne même de n'avoir jamais rien pris dans la petite boîte.

**Gwendoline.** Traitez-moi de menteuse !

**Jean-François.** Si vous aviez pris de l'argent chaque fois que vous me le disiez, ma femme s'en serait aperçue. Or, elle ne m'a jamais rien dit. Allez, ne jouez pas les malignes avec moi. Vous n'avez jamais pris l'ombre d'un centime. N'est-ce pas ?

**Gwendoline.** Je l'avoue. Mon père a tenu à assumer personnellement toutes les dépenses.

**Jean-François.** Vous lui avez dit ?

**Gwendoline.** À partir du moment où vous alliez guérir, il n'y avait plus de krach à craindre.

**Jean-François.** Cette générosité m'étonne de lui. Il a bien changé, votre paternel. Remarquez, il savait que je le rembourserais.

**Gwendoline.** Vous vous trompez. Non seulement, il ne veut pas que vous le remboursiez mais il est fou de joie à l'idée que vous recouvriez la vue grâce à lui. Et entre nous, depuis que je le connais, je ne l'ai jamais vu aussi heureux.

**Jean-François.** Je l'ai connu moins généreux. Néanmoins, mon amour propre ne peut pas accepter ça ! Je refuse son offre pour la même raison qu'il me l'a faite. L'expérience nous a montré, à tous les deux, l'avantage d'avoir un débiteur dans ce milieu et l'inconvénient de se retrouver dans cette situation.

**Gwendoline.** Mais vous n'êtes pas son débiteur. Au contraire, vous lui avez permis de commettre la bonne action dont il pourra être fier. Avouez que l'événement est plutôt rare.

**Jean-François. (Amoureux).** Vous n'êtes pas seulement incroyablement séduisante. Vous êtes aussi une excellente avocate ! (*Draguant*). Dites-moi ! Avez-vous au moins un petit défaut ?

**Gwendoline.** Je vous en prie, je ne crois pas que mon père apprécierait.

**Jean-François.** Autorisez-moi à lui demander votre main ! J'ai la faiblesse de croire qu'il l'acceptera. Le vieux sage sera content de savoir sa petite fille sous la protection du vieux chasseur au regard d'aigle.

**Gwendoline.** Vous ne pensez donc qu'à mon père !

**Jean-François.** J'oubliais le beau guerrier musclé. Eh bien, je vous l'accorde. Si vous me promettez de rester discrète, je ne vous oblige pas d'être fidèle.

**Gwendoline.** Quelle tolérance !

**Jean-François.** Non, mais je ne suis plus aveugle. De plus, personnellement, je n'ai jamais pu rester fidèle. Je divorce et je vous épouse. De plus, je fais de vous mon unique héritière et ça, je suis sûr que votre père va apprécier. Il a toujours été très sensible aux héritages. Allons pourquoi refuser une telle offre ? Je vous propose la richesse, enfin encore plus de richesse et une totale liberté. Je serai moins ennuyeux que votre père, croyez-moi !

**Gwendoline.** Vous oubliez bien vite votre épouse qui vous a soutenu durant toutes ces années !

**Jean-François.** Non figurez-vous ! Je n'oublie pas celle qui m'a obligé à vivre dans ce trou à rats, qui m'a laissé croire qu'on ne pouvait pas me soigner.

**Gwendoline.** Vous êtes injuste !

**Jean-François.** Injuste ? Il ne vous a pas fallu six mois pour me guérir. (*Un temps*). Quelle peste ! Plus j'y pense, plus je la hais. Vous imaginez, si je ne vous avais pas croisée ? Si vous n'aviez pas voulu combler un fantasme d'adolescence, je serais encore dans cette caverne, comme un misérable, en train de bouffer deux malheureuses cuillères de caviar. Alors laissez-moi vous récompenser. Acceptez ma proposition !

**Gwendoline.** Désolée !

**Jean-François.** Pourquoi ? Parce que je n'ai pas été très performant, voilà six mois ?

**Gwendoline.** Belle Cro-magnonne y en avoir aimé orgasme !

**Jean-François.** Elle devrait me comprendre, je ne m'y attendais pas. De plus, je croyais faire l'amour à une petite obèse presque chauve. Dans ces conditions, mes performances relèvent de l'exploit. Allez, soyez sympa, donnez-moi une seconde chance !

**Gwendoline.** J'ai dit non !

**Jean-François.** Tout ça parce que cette folle m'a dit que vous aviez de la moustache. Mais qu'elle ne croie surtout pas qu'elle va s'en tirer comme ça ! Puisque vous ne voulez pas de moi, je ne vous épouserai pas. Puisque les mammoths de votre père vous suffisent, je ne vous coucherai pas sur mon testament. Par contre, il y a une chose que vous ne pourrez pas empêcher : c'est mon divorce. Finalement, votre refus m'arrange. Je vais rattraper toutes les années que cette égoïste m'a volées. Je vais me dégoter une petite Cro-magnonne de 20 ans, bien mignonne, pas trop intelligente ; pauvre et surtout qui adore le mammoth. Tiens une orpheline ! Une petite orpheline que sa mère aura abandonnée auprès d'une rivière et qui, incapable de chasser, n'aura jamais mangé que du poisson. Et depuis qu'elle est toute petite, elle rêve à une cuisse de mammoth bien croquante. Je l'emmènerai dans ma caverne et je verrai ses yeux brillés de mille éclats devant un mammoth bien dodu. Puis, elle me jettera un regard plein de reconnaissance et me dira

merci. Mais elle devra se montrer bien entreprenante si elle veut que le festin se renouvelle. Par contre, vous comprendrez que j'exige de vous payer. Je m'arrangerai avec votre père pour ce que je lui dois. Mais il n'est pas question que je ne vous paye pas vos honoraires. Je vais vous faire un chèque.

*Il cherche dans la boîte.*

Où a-t-elle bien pu cacher mon carnet de chèques

**Gwendoline.** Vous perdez votre temps !

**Jean-François.** Je vous payerai, sans rien réclamer en échange. Rassurez-vous !

**Gwendoline.** Je suis désolée !

**Jean-François.** Mais où a-t-elle bien pu cacher ce chéquier ?

**Gwendoline.** Vous êtes interdit de chéquier.

**Jean-François.** Mais où ?

**Gwendoline.** Vous m'entendez ?

**Jean-François.** Oui ! C'est bien connu, les banquiers adorent interdire de chéquier leurs clients millionnaires. Ils font ça pour s'en débarrasser.

**Gwendoline.** Vous êtes têtue !

**Jean-François.** Et votre père, il est aussi interdit de chéquier ?

**Gwendoline.** Mon père ne s'est pas ruiné dans un krach boursier. Regardez, je vous ai même rapporté un article de l'époque où on parle de vous.

*Elle le lui tend.*

**Jean-François.** Comment est-ce possible ?

**Gwendoline.** Internet ! Vous avez dû en entendre parler.

**Jean-François.** De ce krach aussi, j'aurais dû en entendre parler.

**Gwendoline.** Regardez votre dossier médical. Il s'est produit pendant votre opération.

**Jean-François.** Je ne vous crois pas, c'est un coup monté !

**Gwendoline.** Je suis sûre qu'il doit y avoir des renseignements dans ce classeur.

**Jean-François.** (*Fouillant*). Des quittances de loyer ! Nous serions locataires ?

**Gwendoline.** Forcément, si vous étiez propriétaire, vous devriez le vendre. Tous les créanciers ne sont pas aussi sympas que le fisc. D'un autre côté, vu l'opinion que vous avez émise en découvrant cet endroit, ne pas posséder cette caverne ne devrait pas vous manquer.

*Jean-François regarde, étonné.*

Une autre découverte ?

**Jean-François.** Des feuilles de paye d'aide ménagère !

**Gwendoline.** C'est plus valorisant que bonne à tout faire !

**Jean-François.** Le nom de jeune fille de ma femme.

**Gwendoline.** C'est plus discret. Vous voyez qu'elle n'est pas si méchante. Voilà onze ans qu'elle vous entretient, onze ans que vous êtes ruiné. Voilà comment une petite orpheline est passée à côté d'un plat de mammoth.

**Jean-François.** C'est votre père qui vous envoie ?

**Gwendoline.** Pourquoi cette question ?

**Jean-François.** Je le connais ! On s'est toujours souri dans les dîners en ville. Mais on n'a jamais raté une occasion de se faire une vacherie. Il m'en a fait, je lui en ai fait. C'est normal, c'est la guerre. Mais chaque fois qu'on s'est fait un cadeau, c'était pour rendre l'autre débiteur. Il a fait en sorte que je lui doive la vue. C'est une dette immense. Or, je ne suis pas solvable et il le sait. Alors, je vous écoute, quel est le prix ?

**Gwendoline.** Aucun !

**Jean-François.** Vous n'êtes pas venue par hasard réaliser un fantasme !

**Gwendoline.** N'empêche que je l'ai réalisé. Et de ce point de vue, malgré ma déception, je n'ai aucun regret. (*Un temps*). Vous avez raison, mon père ne l'avait pas mis dans le programme. N'est-ce pas l'art des grandes actrices de pouvoir improviser de temps en temps.

**Jean-François.** Maintenant que je connais l'improvisation, j'aimerais voir le texte de la pièce.

**Gwendoline.** J'effectuais mon stage d'interne dans une clinique, le jour où je suis tombée par hasard sur votre dossier médical. Mon père vous imaginait vivant reclus dans votre retraite d'homme ruiné. Il ne comprenait pas pourquoi vous aviez si mal réagi au moment du krach. J'ai pu satisfaire sa curiosité.

**Jean-François.** Et ?

**Gwendoline.** Il a eu envie de savoir ce que vous étiez devenu. Grâce au dossier, j'ai obtenu votre adresse, me suis fait passer pour une journaliste. Quand votre épouse a refusé que je vous voie, je l'ai suivie. Je ne fus pas déçue du voyage. Il n'est pas fréquent de voir une femme d'ouvrage entrer chez Fauchon acheter du caviar en sortant de son travail. Je suppose que si elle était allée ailleurs, vous l'auriez su. Par contre, pour les bouteilles de champagne, je vous rassure, elle les pique.

**Jean-François.** Les pique ?

**Gwendoline.** Disons qu'on les lui donne. Elle a deux fournisseurs. Le premier a eu le malheur de l'engager au noir alors qu'il est inspecteur des impôts. Le pauvre a des circonstances atténuantes. Quand on voit votre épouse, on l'imagine mal vous faire chanter. J'aurais voulu voir sa tête lorsqu'elle lui a annoncé que s'il ne lui offrait pas trois bouteilles de champagne par semaine, elle le dénoncerait à Bercy.

**Jean-François.** Trois bouteilles ?

**Gwendoline.** Je sais, vous en buvez six ! Les trois autres lui sont fournies par son deuxième employeur. Celui qui rédige les feuilles de paye que vous venez lire. Il est honnête fiscalement, mais monsieur trompe sa femme, femme qui possède tout le troupeau de mammouths. Ceci permet à votre épouse d'appliquer la même peine. Voilà comment, vous pouvez siffler six bouteilles de champagne chaque semaine.

**Jean-François.** Votre père vieillit. Voilà douze ans, il n'aurait jamais eu pitié. Enfin, vous le remercieriez pour moi.

**Gwendoline.** Je vous en dispense. (*Un temps*). C'est vous qui vieillissez. Quand il a appris que vous continuiez à vous croire milliardaire, mon père a trouvé votre sort injustement trop beau. Pour un homme ruiné, vous vous en tiriez trop bien. Alors, il m'a demandé s'il n'y avait pas moyen de vous guérir afin que vous puissiez affronter votre condition. Il ne vous a pas rendu la vue. Il a transformé un aveugle heureux de sa réussite et gorgé de caviar en voyant conscient de son inutilité et qui va apprendre à avoir faim et à aimer son épouse. Vous avez raison. Entre vous, vous ne vous êtes jamais fait de cadeau. Adieu ! Fantasme !

*Elle sort. Jean-François se lève et fait en sorte que la pièce soit exactement comme à son arrivée. On entend Carole qui rentre. Il s'assoit dans son fauteuil et joue l'aveugle.*

**Carole.** (*Entrant*). J'ai encore croisé cette journaliste. Elle t'a encore interviewé ?

**Jean-François.** Non ! Pas cette fois. J'ai refusé.

**Carole.** Bien fait pour elle ! On n'a pas idée d'insister comme ça !

**Jean-François.** Parfaitement d'accord !

**Carole.** T'as écouté la radio ?

**Jean-François.** Oui !

**Carole.** Il y a des décisions urgentes ?

**Jean-François.** Non rien ne presse !

**Carole.** Tant mieux ! On travaillera après le repas, j'ai faim. Toi pas ?

**Jean-François.** Si !

*Elle installe le caviar et le champagne pour lui, puis met une carafe d'eau, du pain et un peu de confiture pour elle.*

Excellent ce caviar, tu trouves pas ?

**Carole.** Oui et non ! Je le trouvais plus frais la semaine passée.

*Il se retourne et la regarde longuement.*

